

## Louis Gaulis

---

De parents genevois, Louis Gaulis passe son enfance à Genève, où il commence des études d'ethnologie, puis se consacre au théâtre, participant notamment aux spectacles du cabaret Le Moulin à Poivre ; il écrit en 1956 sa première pièce, *Noces de paille*, réalisée par Philippe Mentha à la Maison de la Jeunesse de la rue Général-Dufour, à Genève. En 1958, il participe à la fondation du Théâtre de Carouge, où il est comédien jusqu'en 1962. Il adapte pour la troupe une première traduction du grec ancien de *Cnémon le misanthrope* de Ménandre, texte créé en français par l'équipe carougeoise au Théâtre antique de l'École internationale dans une mise en scène de François Simon. Avec *Capitaine Karagbeuz*, présentée par Simon au Théâtre de Carouge, il offre une peinture épique d'un petit monde opportuniste et bon vivant, dans un quartier pauvre d'Athènes ; l'œuvre est traduite en huit langues, et plusieurs fois reprise. Après une pièce radiophonique, *Ignacio et Bolivar*, il se consacre entièrement à l'écriture dès 1962. L'année suivante, il donne trois pièces en un acte : *Le Travail d'Hercule*, *Un homme sans intérêt*, *La Guerre, vous y croyez ?* et adapte *Le Café* de Goldoni, version montée à Carouge dans des décors de Gilbert Koull par Philippe Mentha. Puis il fournit *L'Ingénieux Sancho Pança* créé à Lausanne au Théâtre de Vidy dans le cadre de l'Exposition nationale suisse par le Théâtre de Carouge sous la direction de François Simon. Après *Les Nénuphars*, une commande de Pro Helvetia, il adapte *Plomb et Mercure* de José Herrera Petere, tragi-comédie réalisée par François Simon. Il apporte encore *Le Serviteur absolu*, d'abord créé en allemand sous le titre

*Anton oder der vollkommene Diener* au Stadttheater de Winterthur par la Zürcher Werkbühne dans une mise en scène de Bernhard Enz, puis en français au Théâtre de Carouge par Jo Excoffier: cette dérangeante histoire d'un trop parfait serviteur qui détruit le bonheur factice d'un couple petit bourgeois est, elle aussi, publiée à Lausanne (L'Aire, «Sur scène») et connaît plusieurs reprises. Il réalise encore plusieurs scénarios pour la télévision et le cinéma, dont en 1967 *La Position du capitaine Berthe et du sergent Catherine* qui reçoit le grand prix de la télévision, puis en 1969 *Gaspar Lambergar*, et en 1971 *L'Homme au bord de la route*. Durant cette période, il écrit de nombreux articles, poèmes, chansons, pièces de marionnettes (pour un théâtre d'ombre), monte des spectacles de café-théâtre et expose ses sculptures. En 1972, il entre au service du Comité international de la Croix-Rouge et part comme délégué au Bangladesh, puis au Vietnam et à Chypre. À l'automne 1974, il publie *La Fin d'une corvée de bois*, recueil de nouvelles qu'il a lues ou racontées en public au cours de cette année-là. En 1975, il monte un spectacle à Chypre, *Paroles entre chien et loup*, et se retire dans l'île d'Égine, en Grèce, pour rédiger un roman, *Zig-Zag Street*. Deux de ses pièces sont encore créées par le Centre dramatique de Lausanne, dans des mises en scène de Michel Grobéty: *Le Singulier Combat du chevalier Gaspard* au Festival de la Cité et *Les Césars du Cirque Suétone* à la petite salle de la Passerelle. Il disparaît, en 1978, en mission au Liban pour la Croix-Rouge.

JOËL AGUET

In: *Dictionnaire du théâtre en Suisse DTS*.  
Zürich: Chronos Verlag, 2005. 2 168 pages (3 vol.).

Louis Gaulis

---

Le Vif Esprit

*Théâtre 1956-1977*

*Noces de paille* (1956)

*Capitaine Karagheuz* (1960)

*L'Ingénieux Sancho Pança* (1963)

*Le Serviteur absolu* (1967)

*Les Césars du Cirque Suétone  
ou les Cauchemars du pauvre Auguste* (1977)



---

Théâtre en camPoche  
Répertoire

*Collection « Théâtre en camPoche »  
dirigée par Philippe Morand  
et soutenue par la Société Suisse des Auteurs (SSA)*

Ce livre de poche paraît avec l'aide de  
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

**prohelvetia**

Publié avec le soutien de :

AVEC · LE · SOUTIEN  
· · · · · DE · LA  
VILLE · DE · GENÈVE



REPUBLIQUE  
ET CANTON  
DE GENEVE

POSTI TENEDIAS LUX

« Le Vif Esprit »,  
deux cent quatre-vingt-onzième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le dix-septième de la collection « Théâtre en camPoche »,  
a été réalisé avec les collaborations  
de Jolanda Herradi, de Laurette Salvi,  
de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Couverture : photographie © Roger Gentima  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color\*, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)  
Merci à Joël Aguet et à Monique Mani pour leur aide

978-2-88241-292-8

Tous droits réservés

© 2011 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## AVANT-PROPOS

*Les yeux de Louis Gaulis brillent de mille histoires qu'il transmet, recrée ou invente. Ses rencontres, lectures, souvenirs et voyages lui en fournissent mille autres qu'il aime partager de vive voix. Louis Gaulis, improvisateur, conteur, ethnologue, acteur, voyageur et témoin, fut délégué de la Croix-Rouge et mourut en mission pour elle au Liban, en 1978. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se révéler écrivain.*

*Nicolas Bouvier parlera de lui mieux que personne dans L'Échappée Belle (Genève: Éditions Métropolis, 1996), où il décrit son ami genevois habité par une véritable « famine d'ailleurs ». Gaulis est curieux de tout, prend les choses graves avec le sourire, observe et s'interroge. Il aborde le théâtre par le biais du cabaret littéraire. Avec Bernard Haller à l'origine du « Moulin à Poivre », il y joue ses propres textes – tandis que pour la radio, il en écrit d'autres qu'il interprète avec son complice Jean-Pierre Rambal. Cette première étape de voyages sur la scène exerce sa fantaisie; son goût, ses dons vont le rapprocher d'un artiste qu'il admire: François Simon.*

*C'est pour lui qu'il écrit sa première pièce Noces de paille retrouvée presque miraculeusement grâce à Monique Mani et Joël Aguet. En été 1957, Simon met en scène et joue Hamlet à Genève; Louis tient sous sa direction le rôle du premier fossoyeur. Ces représentations ne resteront pas sans*

*lendemain: 1958 voit l'inauguration du Théâtre de Carouge que François Simon dirigera; pour lui, Gaulis a obtenu la clé de la salle où afflue désormais le public genevois.*

*Tour à tour grave et gai, léger et sérieux, toujours imprévu, Gaulis joue Shakespeare, Tchekhov, Goldoni... Il lit Henry Miller, Panaït Istrati, Brecht, parmi tant d'autres, du matin au soir et même en voiture. Lors d'un voyage de Paris à Genève, à côté du conducteur, à haute voix, il nous lit Nexus. Il dort si ça se trouve, dix minutes... une photo le montre endormi en hiver sur un radiateur. L'été venu il repart, souvent en Grèce d'où il ramènera sa première grande pièce: Capitaine Karagheuz. Créée le 12 octobre 1960, jouée soixante et une fois au Théâtre de Carouge, elle obtient le Prix Schiller, est traduite puis jouée en Allemagne dès l'année suivante.*

*Côté théâtre, Louis n'en reste pas là, mais il a tant de cordes à son arc...*

*On lui doit des articles, des poèmes, des chansons, il prend sa guitare, sculpte à l'occasion et voyage de plus belle, à travers le monde et par l'imagination.*

*S'il sait prendre ses distances, c'est pour mieux surprendre, de retour dans sa ville ou au théâtre. Sa nouvelle pièce L'Ingénieur Sancho Pança, créée à Carouge, sera représentée en 1964 à l'Exposition nationale, à Lausanne.*

*En 1965 viennent Les Nénuphars, une commande de Pro Helvetia.*

*En 1967 Le Serviteur absolu est créé au Théâtre de Carouge: avec humour, Gaulis s'y montre lucide, impi-toyable et plaisant. Les vérités, les réalités qui sont si souvent déplaisantes fascinent et amusent Louis. Ennemi des formules, il les retourne pour conclure: « Tout ce qui est drôle est vrai! »*

*Quoi d'étonnant? Ce qui lui plaît, qui le fait rire à la ville comme au théâtre, ce ne sont pas les gags, c'est ce qui sonne vrai. D'où son écoute exigeante et les surprises de son rire.*

*Il reçoit en 1967 le Grand Prix de la Télévision pour sa nouvelle œuvre: La Position du Capitaine Berthe et du Sergent Catherine.*

*En 1970, il publie un livre de voyages La Suisse insolite, aux Éditions Mondo.*

*En 1971, il écrit pour la télévision L'Homme au bord de la route.*

*En 1972, délégué au CICR au Bangladesh, puis au Vietnam, puis à Chypre, il en ramène un merveilleux recueil de nouvelles La Fin d'une corvée de bois (Lausanne: Éditions L'Âge d'Homme, 1974).*

*En 1975, il monte à Chypre un spectacle Paroles entre chien et loup.*

*En 1976, il écrit en Grèce son roman Zig-Zag Street.*

*Il donne en 1977 Les Douze Césars du Cirque Suétone... qui sera sa dernière pièce.*

*Louis Gaulis aimait écouter les gens, attentif aux regards, aux voix, aux paysages, aux conditions de vie. Pour cet homme ouvert, généreux et gai, s'étonner et admirer ne faisaient qu'un. Ses yeux étaient pleins de soleil.*

PHILIPPE MENTHA



NOCES DE PAILLE

*Fantaisie dramatique en cinq tableaux*

(1956)

*Noces de paille* fut créé à la Maison des Jeunes, rue Général-Dufour, à Genève, en 1957.

François Simon jouait le prétendant de la grande poupée de paille, Monique Mani jouait la mère, mise en scène de Philippe Mentha.

*Personnages*

Le colleur d'affiches, *personnage, spectateur et machiniste*  
Albertine, *jeune fille enthousiaste*

Max Hauser, *homme de toutes sortes d'affaires*

Deux fonctionnaires, *hommes de Max Hauser*

Dorothée, *poupée de paille grandeur nature*

Gustave, *fiancé de Dorothée*

Le commissaire, *la loi, la justice, le protocole*

La mère, *mère de Dorothée*

Musique de scène et chansons de Serge Kofmann

*La scène se passe n'importe quand dans n'importe quelle ville.*

PREMIER TABLEAU  
LE RENDEZ-VOUS

*Une place le soir. Au premier plan un mur réservé à l'affichage. Un banc, un réverbère. À une fenêtre on distingue Dorotheé. Un piano reprend le thème de la musique d'introduction. Albertine, la jeune fille, assise sur le banc, fume. Entre le colleur d'affiches muni de ses accessoires : échelle, bidon, pinceaux, rouleau d'affiches. Il colle la première affiche sur le mur :  
Albertine se lève et regarde.*

LE COLLEUR. C'est vous qui avez rendez-vous ?

ALBERTINE. Je ne vous connais pas ! Non, je n'ai pas rendez-vous.

LE COLLEUR. Ah ! Excusez-moi...

ALBERTINE. Vous ne le savez pas, vous ?

LE COLLEUR. On ne me le dit pas. Je ne sais que l'endroit, le jour et l'heure de la pose. Voyez, tout est noté, là... *Il sort un calepin.* ... avec le numéro de l'affiche en face : Samedi 12 : c'est aujourd'hui, vingt et une heures : il est moins cinq, square de la Banque : c'est bien ici, affiche une : la voici. Qu'est-ce que vous faites ici ? Je ne vous ai jamais vue.

ALBERTINE. Moi non plus! *Un temps.* Je fume.

LE COLLEUR. Je ne suis pas du quartier, j'habite de l'autre côté de la rivière, il faut traverser les ponts. Vous connaissez?

ALBERTINE, *distracte.* Quelle heure est-il?

*Entrent les deux fonctionnaires.*

FONCTIONNAIRE 1. C'est ici.

LE COLLEUR. Neuf heures et quart.

FONCTIONNAIRE 2. On a le temps.

ALBERTINE. Qu'est-ce qu'ils veulent, ces corbeaux?

LE COLLEUR. Ce sont les hommes de Max Hauser.

ALBERTINE. Le millionnaire? Vous croyez qu'il va venir?

FONCTIONNAIRE 1. Tu le connais? *Il casse son crayon.* Camelote!

FONCTIONNAIRE 2. Non! C'est toi qui le connais.

FONCTIONNAIRE 1. De vue seulement. Passe-moi ton crayon.

ALBERTINE, *brusquement*. Vous êtes des gendarmes déguisés ?

FONCTIONNAIRE 2. Nous ? Mais, mademoiselle...

ALBERTINE. Si, si. Et c'est vous qui avez rendez-vous !

FONCTIONNAIRE 2. Mais... non, au contraire : si je puis dire, nous serions plutôt, mon collègue et moi...

FONCTIONNAIRE 1. Tais-toi ! Nous ne leur devons pas d'explication !

ALBERTINE. Alors, on va bien voir !

*Elle s'assied sur le banc et allume une cigarette.*

LA MÈRE, *de l'intérieur*. Dorothée ! *La mère apparaît à la fenêtre*. Ne reste pas à la fenêtre, tu vas prendre froid.

*Elle baisse un petit store.*

*Le piano reprend.*

FONCTIONNAIRE 2. Tu crois qu'il va venir ?

FONCTIONNAIRE 1. Il vient tous les soirs.

FONCTIONNAIRE 2. Tu n'aurais pas dû le dire, on ne serait pas là.

FONCTIONNAIRE 1. Qu'est-ce que cela change ? Il y a les comptes à finir : on en a pour toute la nuit.

FONCTIONNAIRE 2. Oui ?

FONCTIONNAIRE 1. Oui.

FONCTIONNAIRE 2. Mais ça, ce n'est pas du travail.

FONCTIONNAIRE 1. Et sa voiture à laver, tu disais aussi que ce n'est pas du travail. On l'a fait quand même.

FONCTIONNAIRE 2. Oui, mais une histoire comme ça, ce n'est pas du travail.

FONCTIONNAIRE 1. Si, puisqu'on est payé.

*Un temps.*

FONCTIONNAIRE 2. Il fait chaud.

FONCTIONNAIRE 1. C'est l'été.

FONCTIONNAIRE 2. Il y en a qui sont au cinéma, ou sur le lac, en bateau. Mais nous ? Est-ce que c'est normal ?

FONCTIONNAIRE 1. Il y a les vacances.

*Un temps.*

FONCTIONNAIRE 2. C'est joli.

FONCTIONNAIRE 1. Quoi ?

FONCTIONNAIRE 2. Cette musique.

FONCTIONNAIRE 1. C'est du piano.

FONCTIONNAIRE 2. Qu'est-ce que tu écris ?

FONCTIONNAIRE 1. Je calcule...

FONCTIONNAIRE 2. Pour lui ?

*Gustave entre, se met sous la fenêtre et siffle. Silence, puis de la fenêtre s'échappe la...*

*CHANSON DE DOROTHÉE*

Le vent fait trembler  
Mon balcon de chèvrefeuille.  
Quatre chats en deuil  
Ont vu mon amant monter.

Le long de mes tresses  
Viens, mon écureuil !  
Baisers et caresses  
Volent de feuille en feuille...

Mille fenêtres sur la ville  
N'ont pas fermé l'œil  
Mille baisers, mille tresses  
Se nouent au petit matin.

Fuis, mon ami  
Il fait encore nuit !

*Gustave siffle à nouveau. Le deuxième fonctionnaire interroge l'autre du regard.*

FONCTIONNAIRE 1. Oui. *Ils s'approchent de Gustave.*  
Vous êtes Gustave, n'est-ce pas ?

GUSTAVE. Oui, pourquoi ?

FONCTIONNAIRE 1. Monsieur Max Hauser vous attend dans son bureau.

GUSTAVE. Comment, moi ?

FONCTIONNAIRE 2. Oui, monsieur.

GUSTAVE. Pour quoi faire ? Maintenant, tout de suite ?

FONCTIONNAIRE 1. Immédiatement.

FONCTIONNAIRE 2. S'il vous plaît.

GUSTAVE. Je ne peux pas vous suivre, on m'attend ici. Excusez-moi, messieurs, je passerai lundi.



ALBERTINE, *aux fonctionnaires*. Vous n'avez pas compris que c'est un rendez-vous d'amour? Moi, j'en étais sûre!

FONCTIONNAIRE 1. Précisément, c'est... de... cette personne qu'il s'agit.

GUSTAVE. De Dorothee?

FONCTIONNAIRE 2. Oui, monsieur.

GUSTAVE. Mais je ne le connais pas, votre directeur!

FONCTIONNAIRE 1. Vous n'en aurez pas pour longtemps. Allons, monsieur, dépêchons-nous. Max Hauser n'attend pas.

GUSTAVE. Que nous veut-il? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Nous allons nous marier.

*La silhouette de la mère apparaît derrière Gustave.*

FONCTIONNAIRE 2. Nous ne savons rien, nous.

FONCTIONNAIRE 1. Vous verrez bien.

GUSTAVE. Mais puisque je vous dis qu'elle m'attend! Vous ne comprenez pas? Écoutez, je...

LA MÈRE, *brusquement à la fenêtre*. Oh! Gustave, quelle chance que vous soyez là! Dorothée ne descendra pas. La nuit est fraîche, tellement fraîche... Elle est un peu souffrante, c'est une jeune fille si fragile, si fragile... Bonsoir.

*Elle ferme la fenêtre et descend le store.*

ALBERTINE. Voilà. C'est raté. Il n'y a pas de rendez-vous, c'est dommage.

GUSTAVE. C'est la première fois que... Bien. Allons-y, je vous suis.

FONCTIONNAIRE 2. Par ici, s'il vous plaît.

FONCTIONNAIRE 1. Allons.

GUSTAVE. Je me réjouis de le voir, ce Max Hauser...

*Ils sortent tous les trois.*

ALBERTINE. Quand les bœufs auront des écailles  
Quand les chevaux auront des ailes  
Quand le fer fleurira en mai,  
Alors je ne t'aimerai plus.

*Elle sort.*

LE COLLEUR, *resté seul à l'avant-scène*. Il regarde sa montre. Holà! C'est l'heure. ... je ne le connais

pas. Je ne l'ai jamais vu de près. Il ne sort pas de son réduit : la plus haute maison, une ville sur la ville, avec ses murs, ses cuisines, ses munitions, sa chapelle, ses ascenseurs et ses horloges. Là-haut sur cette tour de plomb, au dernier de ses étages, c'est son bureau. Sur la ville, il y a pleine lune, chaque nuit !

*Et le colleur d'affiches ouvre le rideau sur :*

## DEUXIÈME TABLEAU

*Le demi-rideau s'ouvre sur le bureau de Max Hauser. Longue table. Deux sièges. Quatre téléphones. Lampe de bureau. Le réverbère est devenu porte-manteaux. Tenant chacun deux téléphones, les fonctionnaires encadrent Max Hauser.*

MAX HAUSER. Allô! Oui? Comment? Rouillés!  
Non, non! Envoyez-les par le fond! Allô? Hein?  
Quoi? Machine arrière! Passez par Bonne Espérance, je suis pressé, oui! Sans escale! Oui. Trois pour cent? Vous voulez rire! À trois, j'inonde le paysage. C'est à prendre ou à laisser. Passez-moi San Francisco. Allô!, allô! Allons, pressons!  
Non? Bon. Vendez à cinq! Allô? C'est vous? Moitié-moitié... Tant pis pour lui. Allô, Pékin? Jamais de la vie, tenez bon: du poivre? Combien de wagons? D'accord. San Francisco, allô bonjour. Une comète? Quelle vitesse? Non, non, les météores descendent. Où en est le caoutchouc? ... tant pis, faites-en! Allô! Sous l'eau? Parfait, vingt pour cent. Allô, oui, achetez la moitié. Non, vendez tout! Allô, achetez! Allô, vendez! Achetez! Vendez! Achetez! Changez! Jetez! Prenez! Vendez! Éliminez! Terminé.

*Les fonctionnaires s'immobilisent. Max Hauser se lève et inscrit une courbe ascendante gigantesque sur un tableau noir, placé derrière la table.*

MAX HAUSER. Dix heures. Pause! Thé citron.  
Faites monter ce jeune homme.

*Le premier fonctionnaire sort.*

FONCTIONNAIRE 2. Deux sucres? Un sucre?

MAX HAUSER. Sans sucre!

*Le deuxième fonctionnaire lui donne sa tasse et sort.  
Max Hauser boit, soupire et chante.*

CHANSON DE MAX HAUSER

Ô Moi! Quand j'agite mes téléphones  
Ils lancent des éclairs!  
Et la ville aux cent mille fenêtres,  
Et le soleil de midi, ébloui,  
S'inclinent devant mon tableau  
Où naviguent mes cargos  
Chargés de fer.

Mais les soirs d'été, ô les soirs!  
Quand se ferment les coffres-forts  
Et s'endorment les téléphones,  
À l'heure où les demoiselles  
Quittent leurs jupons d'amidon,  
Je me tiens à la fenêtre.  
Et lorsque souffle le vent chaud  
Claque des dents sous mon manteau!

*On frappe à la porte.*

MAX HAUSER. Entrez !

FONCTIONNAIRE 1, *introduisant Gustave*. Monsieur le directeur...

MAX HAUSER. C'est bien. Laissez-nous !

*Le premier fonctionnaire sort.*

MAX HAUSER. Gustave ?

GUSTAVE. Oui.

MAX HAUSER. Parfait. Je tiens simplement à vous avertir qu'à partir d'aujourd'hui je ne suis plus disposé à accepter la moindre concurrence au sujet de mademoiselle Dorothée. Je désire cette jeune fille. C'est tout. Bonjour monsieur.

GUSTAVE. Mais Dorothée et moi, nous...

MAX HAUSER. C'est juste, j'y ai pensé, passez à la caisse. Le chèque est signé. Veuillez reconduire monsieur.

GUSTAVE. ... nous sommes fiancés et je...

MAX HAUSER. Ça suffit !

GUSTAVE. Je l'aime depuis longtemps. Elle avait...

MAX HAUSER. Insolent !

GUSTAVE. ...quinze ans quand...

MAX HAUSER. Faites-le sortir ! Sale gosse !

GUSTAVE. ...nous nous sommes connus. Chaque soir...

*On l'emmène.*

MAX HAUSER. Dehors ! Dehors ! Sale gosse ! Est-il sorti ?

GUSTAVE, *de la coulisse*. ...je viens sous ses fenêtres...

MAX HAUSER. Je pourrais être son père ! Son père !  
Aah ! Maman ! *Il se reprend, au bord de la crise, essoufflé.* Nom d'un billet ! Cela n'a pas traîné !  
Bon ! Deuxièmement : la mère !

*De l'autre côté, le deuxième fonctionnaire introduit la mère.*

MAX HAUSER. Bonjour madame...

LA MÈRE. Bonjour monsieur.

MAX HAUSER. Je veux épouser...

LA MÈRE. Ma fille!

MAX HAUSER. Combien?

LA MÈRE. Elle est très jeune encore...

MAX HAUSER. Combien?

LA MÈRE. Dix-huit ans!

MAX HAUSER. J'ai dit combien, combien d'argent?

LA MÈRE. Bon caractère, soumise, obéissante, apte à faire des enfants, bien que je ne l'aie pas autorisée à en faire jusqu'à présent. Aussi vierge qu'il est permis de l'être à une jeune fille moderne et de bonne famille, par les temps qui courent. Aucune hérédité fâcheuse, sensibilité délicate et solide santé. Un peu rêveuse, mélancolique, mais c'est son charme...

MAX HAUSER. Je sais. Combien? Une cadillac avec chauffeur, cela vous va?

LA MÈRE. Dites-donc, banquier, vous voulez rire? Une cadillac est vieille en deux ans, ma fille n'en a que dix-huit!

MAX HAUSER. Avec un yacht?

LA MÈRE. Un yacht! Vieil avare! Quand vous l'aurez vue en costume de bain...



MAX HAUSER. Vous êtes dure avec moi, madame.

LA MÈRE. Les affaires sont les affaires!

MAX HAUSER. Je le reconnais.

LA MÈRE. Je ne suis pas là pour faire la charité!

MAX HAUSER. Moi non plus, c'est vrai! *Le téléphone sonne.* Excusez-moi. Allô? ...oui. Bon. Alors achetez le tout et donnez-lui cent sous. D'accord, parfait. Merci, c'est ça, d'accord! Enfin, réfléchissez, chère madame!

LA MÈRE. C'est tout réfléchi, cher monsieur.

*Ils s'immobilisent. Changement d'éclairage. Les deux fonctionnaires apparaissent assis très bas, derrière une petite table.*

FONCTIONNAIRE 2. Vingt télégrammes, cent cinquante circulaires et les fiches. À coller!

FONCTIONNAIRE 1. Tampon rouge?

FONCTIONNAIRE 2. Tampon bleu!

FONCTIONNAIRE 1. Deux cachets, trois copies et le papier calque.

FONCTIONNAIRE 2. Tout y est!

FONCTIONNAIRE 1. Tampon !

FONCTIONNAIRE 2. Le bordereau, les réclamations ?

FONCTIONNAIRE 1. Le jour et l'heure ?

FONCTIONNAIRE 2. Le 12, minuit !

*Ils s'estompent, les commerçants reprennent.*

MAX HAUSER. Restons-en là, chère madame : une villa de quinze pièces, un yacht en Méditerranée, un jardin, un tennis, une automobile plus chauffeur, et deux jardiniers.

LA MÈRE. Nous verrons, nous verrons, monsieur le directeur. Ma fille et moi avons très fort le sentiment de la nature...

*Même jeu. Les fonctionnaires reprennent. L'éclairage monte un peu.*

FONCTIONNAIRE 1. 5 et 4, plus 40 fois le 3 pour cent du salaire et un jour de vacances. Je retiens 12 et je pose 7 : 385, 86, 87 : ça va !

FONCTIONNAIRE 2. ...à la puissance 7 moins 3 dixièmes égale zéro : ça va !

FONCTIONNAIRE 1. Quelle heure est-il ?

FONCTIONNAIRE 2. Cinq heures !

FONCTIONNAIRE 1. Ça va bien !

*Les commerçants reprennent.*

MAX HAUSER. Concluons l'affaire. J'ajoute un terrain de cinq hectares et une écurie.

LA MÈRE. Enfin, vous êtes extraordinaire ! Il s'agit de ma fille, de mon enfant !

*Même jeu. L'éclairage monte au maximum.*

FONCTIONNAIRE 1. Colisée 08 34, demi-taxe, trois unités, vingt francs de pourboire. C'est juste. Luna-Park 16-80, 6 communications à plein tarif : le compte y est, c'est bientôt fini.

FONCTIONNAIRE 2. Trente-trois degrés et quart, trente-sept tout juste avec la rotation et la température. C'est juste : dix-neuf degrés, trois minutes et demie, nous n'avons que le temps.

FONCTIONNAIRE 1. Quinze cent quinze, 1616 1717 et 1919, nous sommes en 56.

FONCTIONNAIRE 2. À midi juste !

FONCTIONNAIRE 1. C'est juste !

*Les commerçants reprennent.*

MAX HAUSER. ... Et voilà, chère madame, vous n'avez plus qu'à signer. Permettez que je récapitule: Villa de vingt pièces, yacht, automobile, dix-sept hectares de parc et cinq de forêt, une piscine, une améthyste, huit chevaux, douze perles noires d'Océanie, un terrain de golf, deux jardiniers, trois vaches à lait, une poule, un bassin, quinze cents paires de bas nylon et, pour l'héritage, ce que vous savez.

LA MÈRE. Bon! Et les poissons rouges?

MAX HAUSER. Pourquoi faire?

LA MÈRE. Pour le bassin, gros malin!

MAX HAUSER. Accordé. Reste à fixer l'endroit.

LA MÈRE. Je ne veux pas que ma fille habite la banlieue. Je déteste la campagne. Je veux tout cela en ville. Au centre, ici!

MAX HAUSER. Rien de plus facile.

*Il saisit un téléphone.*

Allô! Ici Max Hauser! Achetez tout le quartier. Faites venir l'architecte. Commandez les bulldozers et les pelles mécaniques. Ramassez toute la main-d'œuvre. N'importe quel prix! Je veux dix-sept hectares de parc, et cinq de forêt!... Oui, imbécile, de forêt! Dépêchez-vous!

Achetez et démolissez-moi tout cela!... Comment? Pourquoi? C'est un cadeau, je me marie!

*Le colleur d'affiches vient tirer le demi-rideau sur ce deuxième tableau.*

*Devant le demi-rideau, le colleur place sa troisième affiche:*

TROISIÈME TABLEAU  
DIMANCHE APRÈS-MIDI:  
LA SIESTE

*Puis il ouvre ce rideau sur un jardin public. Le réverbère est devenu arbre. Le premier fonctionnaire a le nez dans son journal. Sur un banc, le deuxième, en manches de chemise, lit un roman policier. Albertine, sur une chaise, regarde Gustave, qui contemple la scène, debout adossé à l'arbre. En ouvrant le rideau, le colleur d'affiches chante :*

LE COLLEUR.

Laissez en paix les travailleurs  
Qui dorment le jour du Seigneur !

GUSTAVE, *chante*. Je l'embrassais à tour de bras  
Sous les platanes de septembre.  
Quand le vent découvrait sa jambe  
Les gens parlaient entre eux tout bas.

Je l'emmenais au Café bleu  
Boire la bière, douce amère  
Comme son corps mystérieux.  
Elle riait. Moi, j'étais fier.

LE COLLEUR. Ne nous raconte pas ta vie ! *Embrasant d'un geste la scène et le public*. Ils ont aussi leurs soucis !

GUSTAVE.

Dorothée à sa fenêtre  
N'a pas fermé ses rideaux.  
Et le vieux hibou, peut-être  
A vu un peu de sa peau !

LE COLLEUR.

On ne surveille pas sa brebis :  
Le loup l'emporte et puis la mange !

GUSTAVE.

Je n'irai pas à ton mariage :  
Je te regarderai passer,  
Un voile de papier monnaie  
Entre mes yeux et ton visage !

*Les fonctionnaires n'ont pas bougé. Le second a fini son livre. Le ferme et s'étire.*

FONCTIONNAIRE 1. Ça finit comment ?

FONCTIONNAIRE 2. Le policier n'était pas policier,  
c'était un faux policier. Et tout s'arrange.

FONCTIONNAIRE 1. Ah ! C'est connu.

FONCTIONNAIRE 2. Je vais lire celui-ci : C'est « La  
Vie des termites ».

*Ils se replongent l'un et l'autre dans leur lecture.*

LE COLLEUR. À *Gustave*. Ça ne va pas ?

GUSTAVE, *sombre*. Non !

LE COLLEUR. Qu'est-ce que tu vas faire ?

GUSTAVE. Max Hauser est très puissant. Hier soir, en sortant de chez lui, j'ai couru chez Dorothée, la maison était fermée. J'ai appelé, attendu. Sa mère est rentrée ce matin. Elle m'a claqué la porte au nez.

ALBERTINE. Je n'aime pas cette femme.

*Silence.*

FONCTIONNAIRE 1. Tissu léger, sept lettres, i au milieu ?

FONCTIONNAIRE 2. Hein ?

GUSTAVE. Il faudrait être plusieurs. Seul, je ne peux rien. Rien !

ALBERTINE. Monsieur Gustave, je suis avec vous.

GUSTAVE. Merci, mademoiselle Albertine, mais réfléchissez ! Qui d'autre ? *Fort aux autres*. Qui d'autre ? *Silence*. Vous voyez ?

ALBERTINE. Attendez. Laissez-moi faire !

*Elle va au devant des fonctionnaires.*

Messieurs, messieurs, écoutez-moi ! Ce pauvre jeune homme si bien portant et malheureux



vient d'être la victime d'une machination que nous devons déjouer, car sinon qui défendra les purs sentiments de l'amour? Qui empêchera l'argent d'empoisonner l'âme, la danse et les promenades? Nous le ferons, oui, et courageusement, nous nous lèverons comme un seul homme... S'il vous plaît, comme un seul homme... N'est-ce pas, messieurs?...

LE COLLEUR. Bravo!

FONCTIONNAIRE 1, *levant la tête*. Calicot!

GUSTAVE. Quoi, « calicot »?

FONCTIONNAIRE 1. Mon mot-croisé.

GUSTAVE. Des mots croisés! Sale espion! Vous savez ce qui se prépare, maintenant? Non? Cela vous est bien égal: sieste au soleil, repos dominical!

FONCTIONNAIRE 1. Nous avons fait notre travail.

GUSTAVE. Votre devoir, naturellement. Bravo!  
Paix, prospérité, bonheur, santé!

FONCTIONNAIRE 2. C'est vrai, on a le droit d'avoir la paix.

ALBERTINE. Sans cœur!

LE COLLEUR. La paix? Qu'est-ce que vous en faites? Il regarde le journal du premier fonctionnaire. Il n'avance pas, ce mot-croisé. Vous n'avez pas la moitié des mots. «Cornichon, calicot, Bonaparte»! C'est maigre. Là, le deux horizontal, c'est «pantoufle»!

FONCTIONNAIRE 1. «Pantoufle»? Ah oui, merci!

ALBERTINE. C'est fou ce qu'il est bête!

FONCTIONNAIRE 1. Oh! Cela suffit! Fichez-nous la paix!

FONCTIONNAIRE 2. Vous nous dérangez!

ALBERTINE. Parasites!

FONCTIONNAIRE 2. Soyez polie, s'il vous plaît!

LE COLLEUR. Attention, mademoiselle Albertine!

ALBERTINE. Punaises! Pauvres types!

*Le premier fonctionnaire lève la main sur Albertine.*

GUSTAVE. Non!

*Trop tard, le premier fonctionnaire gifle Albertine.*

FONCTIONNAIRE 2. Bien fait, mademoiselle. Excusez-moi!

GUSTAVE. Grand lâche!

FONCTIONNAIRE 1. *Remettant sa veste.* Allez, viens!  
Qu'est-ce que cela peut nous faire qu'il épouse ta  
fiancée? Tant mieux pour elle, s'il est riche!

*Ils sortent bargneux. Lourd silence. Albertine pleure, de  
dos. Dans le fond de la scène passent Max Hauser et la  
mère.*

LA MÈRE. ...avec des tours, des girouettes, des  
balcons, des colonnes...

MAX HAUSER. En marbre?

LA MÈRE. En porphyre. *Elle aperçoit Gustave adossé à  
l'arbre.* Il faudra enlever tout cela!

MAX HAUSER, *reconnaissant Gustave.* Oui. Heuh!  
Si... Si nous allions, chère madame...?

LA MÈRE. L'endroit est ravissant, la piscine! Qu'en  
pensez-vous? Allons, mon ami! *Ils sortent.* Je  
raffole des courses de taureaux: nous pourrions  
construire une arène dans laquelle...

*Le silence retombe. Albertine se mouche. Elle se lève et s'ap-  
proche de Gustave.*

ALBERTINE, *doucement.* Gustave, je suis votre amie!

GUSTAVE. Merci, Albertine, je sais.

ALBERTINE. On vous donnera raison. Vous êtes jeune, vous... Vous êtes si beau. Ils sont si méchants...

*Elle renifle et sort encore son mouchoir. Gustave n'a pas bougé. Le colleur d'affiches va s'installer à l'avant-scène, s'assied et sort de sa besace une bouteille et deux fruits : une pomme et une poire.*

LE COLLEUR, *monologuant*. Les bons d'un côté, les mauvais de l'autre. *Il dispose la pomme et la poire en face de lui.* Moi, par exemple, à la guerre, une fois je suis resté endormi dans un bois. Je me suis réveillé une baïonnette ennemie sur le ventre. « Qu'est-ce que tu fais là ? » *Il renifle la poire.* Elle est blette ! J'ai dû inventer quelque chose : « Je suis un traître » « Traître ? Passez dans mon bureau ! » On me donne du vin, des cigarettes. « Alors ? Où sont les vôtres ? » Je raconte n'importe quoi : « Derrière la rivière, ils attaquent cette nuit ! » *Au moment de mordre dans la pomme, il la retourne.* Tiens, elle est verte de ce côté ! *Il la repose.* Quand on ne fait plus attention à moi, hop ! Je me sauve et traverse les lignes. « Qui va là ? » « Moi, idiot ! J'ai espionné l'ennemi. » Et vite, on me donne du chocolat et du saucisson. « Alors ? Où sont-ils ? » *Il renifle à nouveau la poire.* De ce côté-ci, elle a l'air bon. *Il replace le fruit en face de lui.* « Où sont-ils ? Dans la forêt ! Ils attaquent cette nuit. » Et toute la nuit, les armées se tournaient le dos. Il rit. « Qui es-tu ? »

Il retourne les fruits du mauvais côté. Après des mois de ce petit jeu, j'ai fini par m'embrouiller. L'ennemi m'a pris pour un espion, mon capitaine pour un traître, et je n'étais ni l'un ni l'autre ! On voulait me fusiller deux fois. *Il sort son couteau et coupe les deux fruits en deux.* Heureusement la guerre était finie ! *Il fait un seul fruit avec les deux bonnes moitiés, jette le reste et se met à manger.*

*Entrée mouvementée des fonctionnaires.*

FONCTIONNAIRE 2. Je ne peux plus rentrer chez moi !

FONCTIONNAIRE 1. Nous sommes chassés ; Max Hauser a promis une dot fabuleuse : la moitié de la ville sera transformée et démolie.

FONCTIONNAIRE 2. On a cloué ma porte. Mon jardin est encombré de pelles et de pioches. Il y a des sacs partout. La grande grue jaune arrive sur la place.

FONCTIONNAIRE 1. Ils vont raser tout le quartier. Sur nos maisons pousseront des roses et des champignons.

GUSTAVE. Ce n'est pas possible. Nous sommes chez nous.

FONCTIONNAIRE 1. Erreur, rien ici n'est à nous. Un seul coup de téléphone : tu dois faire tes

valises. Un second coup : voilà les démolisseurs.  
Au troisième : pas la peine de revenir, tu ne  
retrouveras plus l'endroit.

FONCTIONNAIRE 2. Et voilà ! Il a raison. Il  
faudrait empêcher la noce.

FONCTIONNAIRE 1. Attaquons Max Hauser !

ALBERTINE. Sautons-lui dessus ! Cassons-lui la  
jambe !

FONCTIONNAIRE 1. Mettons le feu !

FONCTIONNAIRE 2. D'accord. Hardi ! Il n'est pas  
fort !

ALBERTINE. La police avec nous !

GUSTAVE. Enfin ! Merci, mes amis ! Allons-y ! Mort  
au tyran !

FONCTIONNAIRE 1, *déchaîné*. À bas le banquier !  
Prenons sa place !

FONCTIONNAIRE 2, *moins excité quand même*. À  
nous les téléphones !

*Ils sortent tous en criant « Hurrah ! Mort au tyran, à  
nous les billets ! » sans s'occuper du colleur d'affiches, qui  
reste à l'écart, peu convaincu. Albertine revient sur ses pas,  
tandis que le bruit de l'émeute gronde.*

ALBERTINE. Vous venez ?

LE COLLEUR. Non...

ALBERTINE, *hésite, un peu refroidie, puis sort en criant.*  
Hurrah !

LE COLLEUR, *il rentre sa bouteille, ferme sa besace, et se lève.* Allons, au travail ! *La musique de l'émeute cesse brusquement.* Encore une affiche à coller. *Il se lève et affiche :*

QUATRIÈME TABLEAU  
ÉMEUTE DANS LA CITÉ  
MAX HAUSER ET GUSTAVE S'ENTRETUENT  
DOROTHÉE EN DEUIL DE SES DEUX FIANCÉS

*Il tient l'affiche d'une main sans la coller, quand les deux fonctionnaires et Albertine rentrent.*

FONCTIONNAIRE 1, *sombre*. On a gagné !

FONCTIONNAIRE 2. On est au chômage, dis ?

ALBERTINE. Alors, il n'y aura pas de mariage ?

LE COLLEUR. Non, c'est raté !

FONCTIONNAIRE 2. Tout est fichu !

ALBERTINE. Ce n'est pas possible. Mais ce n'est pas ce qu'on voulait. On s'est trompé. Je ne suis pas contente.

LE COLLEUR. Moi non plus. *Il va pour coller son affiche.*

ALBERTINE. Arrêtez. Ça ne va pas. Re commençons tout, c'est une erreur.

FONCTIONNAIRE 1. Elle a raison, cette situation est inacceptable !



FONCTIONNAIRE 2. On recommence, dis, on recommence tout ?

FONCTIONNAIRE 1. Oui, n'affichez rien ! Machine arrière ! Renversez la vapeur !

ALBERTINE. Oui, s'il vous plaît, déchirez l'affiche !

FONCTIONNAIRE 2. Effacez la scène !

LE COLLEUR. *Il s'exécute.* Vous avez de la chance ! *Un petit temps.*

ALBERTINE. Bon, Où en étions-nous ?

*Ils se mettent à se souvenir, citant le texte sans le jouer.*

FONCTIONNAIRE 2. Je disais : « Il faut empêcher la noce. »

FONCTIONNAIRE 1. Et moi : « Mettons le feu chez Max Hauser. »

ALBERTINE. « Sautons-lui dessus ! Cassons-lui... »

FONCTIONNAIRE 1. ... la jambe, oui, ensuite « À bas le banquier, prenons sa place. »

FONCTIONNAIRE 2. « À nous les téléphones. »

*Gustave surgit, ressuscité, de la coulisse, en criant avec un double sens :*

GUSTAVE. Enfin ! Merci mes amis ! En avant !

ALBERTINE. Réfléchissant. Alors ? *Un temps.*

FONCTIONNAIRE 2, Ça ne mène à rien de se battre. Qu'est-ce qu'on fait ?

FONCTIONNAIRE 1. Il vaudrait peut-être mieux s'expliquer gentiment avec le banquier ?

GUSTAVE. Écrivons une pétition.

FONCTIONNAIRE 1. Écris-la toi !

FONCTIONNAIRE 2. S'il vous plaît, oui.

ALBERTINE. Moi, je trouve que c'est une bonne idée !

GUSTAVE. Au travail !

*Ils sortent, à nouveau enthousiastes. Le colleur d'affiches reste seul. En arrachant son affiche, il a laissé : Quatrième tableau. Il complète en dessous par : Five o'clock : la déclaration d'amour. Et tire le demi-rideau.*

*Le demi-rideau s'ouvre sur l'intérieur de la maison de Dorothée. La mère, qui a disposé avantageusement sa fille sur un siège se sauve en catimini après un signe complice et légèrement obscène à l'adresse du banquier qui entre avec un somptueux bouquet.*

MAX HAUSER. Mademoiselle, vous êtes Dorothee, je suis Max Hauser, et ces fleurs immortelles s'inclinent, plus bas que vos genoux, pêle-mêle, avec mes mains, mon cœur, à tout jamais... enchanté! *Il dépose le bouquet, et baise la main de Dorothee, qui retombe mollement.* Je vous félicite pour cette robe, heuh! Heum! Très... belle. Le hasard m'a conduit chez vous. Le hasard, ce vieil allié de ma famille que nous avons capté, dompté de père en fils pour franchir sans faillir les vicissitudes de la moyenne et de la haute Finance, le hasard qui m'a révélé l'Ordre jusqu'alors intolérable de la Grâce et de la Féminité, par les hautes fenêtres, un soir, de mon bureau. *Sourd, profond.* Vous êtes belle! *Reprenant.* Max Hauser, moi, je demeure étonné en vérité, bouleversé par ce raz de marée immense, qui déferle submergeant mon centième étage. Je suis asphyxié, arraché, emporté vers des galaxies effrayantes et délicieuses, par Dorothee, cargo céleste, transparente fenêtre ouverte sur le ciel! ... *Rapide et vrai.* Je vous aime! *Reprenant.* Vous me conduisez prisonnier vers ces éthers bleus inconnus. Nous volerons ensemble, plus vite que le feu, les étoiles filantes, le sable, les plumes du désert... Je vous suis, je vous mène aux épousailles grandioses du soleil, moi, Max Hauser, et de la... vous... vous... êtes dans la lune, mademoiselle Dorothee? *Rapide et très sourd. Essoufflé.* Je vous aime. Je vous aime. *Reprenant.* Par-dessus les planètes rondes et imbéciles, nous formerons, nous, une dynastie cosmique. Je vous offre la

Voie lactée pour postérité, une vertigineuse poussière de diamants, de comètes d'escarboucles, de perles opalines, la Grande Ourse... pour... tapis, un lit... un lit profond de... plumes douces... Ah! J'oubliais l'améthyste! *Hauser lui passe au doigt une bague violette qui tombe à plusieurs reprises de l'annulaire effilé de Dorothee. La mère entre avec un plateau de boissons. Silence. La mère s'en va. Après avoir bu, Max Hauser regarde fixement Dorothee. Vous avez quelque chose de triste dans la figure, mademoiselle... Pardon? Non, ce n'est pas votre nez! ... Ce ne sont pas vos yeux, non plus, ni votre bouche... Je ne sais pas si c'est votre visage. Quelque chose de triste un peu partout... Silence. Vous avez une bouche très... heuh! ... une très jolie bouche, très... comment... très grande! Silence. Aimez-vous danser, mademoiselle? Tango. Max Hauser danse très serré. À la fin de la danse, il dépose Dorothee qui s'affale sur le siège. Elle dort? Il la touche un peu, puis profite pour la caresser et, brusquement, regardant autour de lui, la met sous son bras comme un paquet et sort. La mère revient, ramasse la bague tandis que se tire le demi-rideau.*

#### INTERLUDE

*Devant le demi-rideau, Albertine apparaît, radieuse avec un bouquet.*

ALBERTINE, *au public*. Mesdames et messieurs, je suis si contente ! Vous avez vu comme jusqu'ici nous étions aveuglés : un peu plus et nous allions décapiter Max Hauser, ce pauvre solitaire millionnaire que personne n'aime et que personne ne connaît ! Mais maintenant, nous avons trouvé la solution, la seule, et je suis sûre, oui, je sens que nous allons nous comprendre. Le cortège nuptial de Dorothée va passer dans un instant. Nous irons à sa rencontre : pas de haine, pas d'amertume, pas de cris ; rien que des mains tendues. Gustave marchera devant, bien sûr, moi derrière, avec le bouquet, et puis nos amis les fonctionnaires qui porteront la pétition. On se sourira et, gentiment, on s'expliquera. Il y aura des discours. Ceux qui ont raison auront raison, les autres seront consolés. Enfin, on pourra danser. Et si le banquier m'invite, je dis oui ! *Elle chante tandis que le rideau s'ouvre. Il découvre Gustave et les fonctionnaires portant des écriteaux :*

CROISADE POUR L'AMITIÉ

LE MAL C'EST LA GUERRE

FRATERNISONS

CHANT DE LA GRANDE RÉVOLUTION PACIFIQUE

ALBERTINE.

À trop faire des affaires  
Le banquier solitaire  
Ne voit plus clair, en somme  
Dans les affaires des hommes

Brisons son cœur de pierre  
En lui tendant la main,  
Le puissant Max Hauser  
Est seul comme l'orphelin.

*Refrain: Chœur mixte*

Je ne veux pas que mon bonheur  
Fasse le malheur du prochain :  
La paix viendra si dans nos cœurs  
Les moyens justifient la fin !

*RÉCITATIFS*

GUSTAVE. Oui, faisons le premier pas !...

ALBERTINE. Parlons-lui, il nous répondra !...

FONCTIONNAIRE 2. Une bonne poignée de  
main...

FONCTIONNAIRE 1. Fait mieux qu'injures et  
coups de poing !

*Refrain: Chœur mixte*

Je ne veux pas que mon bonheur  
Fasse le malheur du prochain :  
La paix viendra si dans nos cœurs  
Les moyens justifient la fin !

*Ils sortent en cortège, après un tour de scène, avec écriteaux, à bout de bras, bouquets et pétition, pendant que l'orchestre reprend le refrain avec enthousiasme et qu'entre le colleur d'affiches avec son inévitable matériel. Le colleur d'affiches regarde la sortie du cortège.*

LE COLLEUR. Bonne chance! Et maintenant, passons aux choses sérieuses. *Il colle son affiche :*

CINQUIÈME TABLEAU  
LA NOCE AURA LIEU

*Et ouvre le demi-rideau.*

*Fin de l'interlude.*

*Même place qu'au premier tableau. Max Hauser entre avec le commissaire.*

MAX HAUSER. Tout est prêt ? Donnez-moi l'ordre du cortège.

LE COMMISSAIRE. Devant : le conseil d'administration : jaquette, haut de forme, gants blancs. Ensuite : les trusts, l'Industrie, les armateurs : habit noir, œillet rouge. Derrière : les chefs de services, l'armée, les journaux, les gendarmes. Et à la queue : les employés en tenue de sortie, la famille, les amis et le menu peuple.

MAX HAUSER. Bien. Pour la réception ? Le buffet ?

LE COMMISSAIRE. Un wagon-citerne est arrivé : six mille litres de champagne répartis en cinquante tonneaux.

MAX HAUSER. Et le gâteau ?

LE COMMISSAIRE. Trois cents kilos.

MAX HAUSER. Merci. Repos.



*La mère entre avec Dorothée.*

LA MÈRE. Bonjour, Max.

MAX HAUSER. Chère madame... *Il s'incline; la mère lui passe Dorothée.* ... La petite est contente ?

LA MÈRE. Ravie !

MAX HAUSER. Formez le cortège !

*Le commissaire distribue à chacun des pancartes sur lesquelles on peut lire au recto et au verso :*  
TRUSTS, JOURNAUX, POLICE, AMIS DES BÊTES,  
CONSEILS, UFGA, etc...

MAX HAUSER. Prêts ?

LE COMMISSAIRE. Prêts ?

MAX HAUSER. Allons !

*Marche nuptiale. Le cortège s'ébranle, Max Hauser soutenant Dorothée voilée de blanc. Un tour de scène. Soudain le cortège de la grande révolution pacifique entre. Ils se font face. Arrêt. Silence.*

MAX HAUSER. Qu'est-ce que c'est ?

GUSTAVE. Nous ne vous voulons aucun mal, monsieur le directeur, rassurez-vous. Pourquoi

nous battre, pourquoi tout bouleverser? Laissez la ville comme elle est, rendez-nous Dorothée et vivons en bonne amitié.

MAX HAUSER. Plaît-il?

ALBERTINE, à Dorothée. C'est un bouquet!

GUSTAVE. Les autres sont avec moi. Lisez: tout est expliqué.

*Les fonctionnaires remettent la pétition.*

MAX HAUSER. Encore vous? Une supplique? Un jour pareil?

ALBERTINE, à la mère. Lisez-la, madame, s'il vous plaît! C'est aussi pour vous.

LA MÈRE. Donnez! ...Liberté... Justice... Justice de quoi? Liberté de qui?

FONCTIONNAIRE 1. Mais, madame...

LE COMMISSAIRE. Permettez! *Il lit.* Faute d'orthographe! Vice de forme! Non recevable, circulez!

MAX HAUSER. Oui, circulez, s'il vous plaît! Sale gosse! *Il s'éponge.* Ah! Un jour pareil. Laissez-moi! Nous sommes pressés. Je suis déjà fatigué...

*Le cortège nuptial reprend sa marche.*

FONCTIONNAIRE 1. Eh là! Attendez! Monsieur le commissaire! Dites-leur de s'arrêter!

ALBERTINE, *tirant la mère par sa manche.* Arrêtez, madame! Écoutez-moi! Gustave et Dorotheé, vous ne voyez pas qu'ils...

LA MÈRE. Gardez vos distances, mademoiselle!

ALBERTINE. Chipie! Poissonnière!

LE COMMISSAIRE. Anarchistes!

ALBERTINE. Épicrière!

FONCTIONNAIRE 1. Allons-y!

GUSTAVE. Vous l'avez voulu!

FONCTIONNAIRE 2. Tant pis pour eux!

*Gustave a sauté sur Dorotheé. Max Hauser veut la reprendre, Gustave la lance à un fonctionnaire. La mère court derrière. Le fonctionnaire la passe à Albertine qui la rend à Gustave. Assauts de la mère. Gustave la relance à un autre fonctionnaire. La mêlée devient générale et dégénère en match de rugby. La musique monte. Le commissaire au milieu du terrain figure un arbitre ou un agent de la circulation. Syncope de la musique: le colleur crie:*

LE COLLEUR. Dorothée!

*La mêlée se défait, éclate dans un coup de trompette final, et la poupée déchirée en deux tombe à terre. Silence.*

LA MÈRE. Mon enfant! Qu'avez-vous fait, meurtriers!

GUSTAVE. Dorothée!

MAX HAUSER. J'avais raison de me méfier! Vous paierez, vous paierez tous, nom d'un billet!

FONCTIONNAIRE 2. On pourrait peut-être la raccommoder?

MAX HAUSER. Mais non, c'est fichu; elle est complètement inutilisable, elle est morte!

LA MÈRE. Je demande des dommages et intérêts!

MAX HAUSER. Arrêtez-le! Mais qu'est-ce que vous attendez pour l'arrêter?

LA MÈRE. À mort! Vous serez condamnés à mort!

LE COMMISSAIRE. Silence! La justice enquête. Défendez-vous, justifiez-vous. Qu'avez-vous à répondre? Un crime a été commis: rien n'arrêtera la justice. Le tribunal siège: répondez!

GUSTAVE. Je suis dans mon droit. Vous m'avez chassé comme un chien pour me voler ce qui m'était promis ; maintenant, c'est Dorothée qui a payé. Mais c'est vous qui l'avez tuée en me l'arrachant. Dorothée est morte, à qui la faute ? Max Hauser, à vous de répondre !

LA FOULE. Oui. Il a raison ! Condamnons le millionnaire !

LE COMMISSAIRE. Silence ! La justice est en marche, rien ne l'arrêtera. Un crime a été commis, Max Hauser on vous accuse. Qu'avez-vous à dire ?

MAX HAUSER. Je n'ai pas à me justifier. Madame m'a vendu sa fille, je l'ai payée bien assez cher. Le contrat est inattaquable. Mille excuses, madame, défendez-vous !

LA FOULE. C'est vrai. C'est la mère ! Condamnons la mère !

LE COMMISSAIRE. Silence ! La justice poursuit les coupables ! Rien ne l'arrête. Le criminel sera pendu. Accusée, nous vous écoutons.

LA MÈRE. Eh bien oui ! J'ai vendu ma fille ; mais j'assurais son avenir, je faisais son bonheur. Sans vous, elle était riche et heureuse pour toujours. Qui de vous aurait hésité à demander le maximum d'un homme qui n'a pas de

maximum? Vous n'aimez pas l'argent? Hypocrites! C'est celui des autres que vous n'aimez pas! C'est votre jalousie, c'est vous tous qui l'avez tuée!

*Silence général.*

LE COMMISSAIRE. Silence! L'heure est grave! Tout le monde est accusé. Vous n'avez rien à répondre? La situation est claire: tous en prison! Moi aussi.

ALBERTINE. Halte! Moi, je sais de qui c'est la faute! Dorothée, tu pouvais te cacher, griffer, mordre, te laisser mourir de faim, hurler, gémir, menacer, amener les passants, empoisonner monsieur, le poignarder dans le dos?! Mais tu n'as dit ni oui, ni non. Moi, je me serais enfuie avec Gustave, à cheval, au clair de lune pour ne plus revenir! Mais toi, qu'est-ce que tu as fait? Tu n'as rien dit, tu as obéi, tu t'es laissé faire! Dorothée, c'est toi la coupable!

LA MÈRE. Cette jeune fille a raison. Il faut savoir ce que l'on se veut.

FONCTIONNAIRE 1. Elle aurait dû refuser.

FONCTIONNAIRE 2. C'est juste. Il ne faut pas toujours dire oui.

MAX HAUSER. Après tout, elle n'avait qu'à me repousser!

LE COMMISSAIRE. Silence! Tout s'explique, tout est clair: le coupable est découvert: il expie. La victime est vengée, l'action de la justice s'éteint. Nous sommes acquittés. La séance est levée. *Il salue et sort.*

GUSTAVE. Vous êtes une femme de tête, Albertine.

ALBERTINE. Je ne suis pas comme Dorothée, voilà tout.

MAX HAUSER, *à la mère*. Chère amie, excusez-moi, pour tout à l'heure: un moment d'emportement... Je... voudriez-vous prendre le thé chez moi? J'ai un petit projet...

LA MÈRE. Mais avec grand plaisir, mon ami!

GUSTAVE. Albertine, pourquoi m'avez-vous aidé?

ALBERTINE. Devinez!

*Ils s'approchent l'un de l'autre.*

FONCTIONNAIRE 1. Qu'allons-nous faire, maintenant?

MAX HAUSER. Déclouez vos portes, finis les grands travaux! Vous avez trois jours de vacances! *À la*

*mère. Aimez-vous les croisières en mer ? Ils sortent tous les deux.*

FONCTIONNAIRE 1. Merci, monsieur le directeur !

FONCTIONNAIRE 2. Au revoir, Gustave !

ALBERTINE. Où allez-vous ?

FONCTIONNAIRE 1. À la campagne, cueillir des champignons.

FONCTIONNAIRE 2. Sur le lac, en bateau...

FONCTIONNAIRE 1. ... Et le soir, au cinéma ! Ah !

*Ils sortent, exultants.*

GUSTAVE. Viens, Albertine ! Il y a un bal tout près d'ici.

*On entend en effet une clique quelque part.*

ALBERTINE. Un bal ? Oh ! Oui ! Allons danser !

*Ils partent en courant.*

*Le colleur d'affiches ramasse le bouquet qu'Albertine a laissé par terre, et va pour le lui rendre. Trop tard : elle est loin. Un peu penaud, il le dépose sur les débris de Doro-thée, puis va pour tirer le demi-rideau. Il n'y a plus qu'une mauvaise lampe de service qui l'éclaire. Quelque chose ne*



*coulisse pas. Il tire, il tire. Il finit par dire, mécontent et inquiet :*

LE COLLEUR. Il y a un nœud quelque part ! Il y a un nœud ! Et tombe le...

*Rideau.*

*Au premier rappel, le colleur, dos au public, fixe rageusement à grands coups de pinceau, l'affiche :*

FIN.